

2 lettres
de la Correspond. Générale d'Orléans

1937

SUR LES PAGES DE JOURNAL D'ANDRÉ GIDE. -

"L'homme de toutes les avances" disait Nietzsche de Goethe. Comment, surtout après ces Pages de Journal, où explose tout à coup son credo en l'U. R. S. S., n'appliquerait-on pas cette formule à Gide, qui sait bien que l'apparent aussi au grand allemand son "instinct de naturaliste" et son "épanouissement dans la joie", que d'aucuns, qui aiment leur aigle, appellent une "déspiritualisation". L'auteur de l'Immoraliste est un esprit extrêmement lucide qui s'est sauvé de la névrose et qui a conquis la santé, l'équilibre, la sérénité, en inhibant les réflexes que lui avait imposés une éducation puritaine et en livrant à l'expérience personnelle un cerveau disponible. Homme de tous les départs et de toutes les "nouvelletés". Better be imprudent moveables than prudent fixtures. Gide est toujours impatient du faix des héritages - et l'on sait s'il en est comblé! - qui peuvent le retenir au port, toujours avide de plonger, du pont de quelque Argo, un regard perçant vers une "promesse oppressante et toute enveloppée d'éclairs" : - autrefois l'Afrique et ses voluptés, - aujourd'hui la Russie communiste, sans religion mythologique et "sans cloisons", - et demain... Homme aussi de toutes les sincérités et de tous les courages. Il faut bien le dire, puisque le flair habituel des arcanes honteux qui caractérise Rouveyre s'y est trompé. Rouveyre, que je tiens pour une valeur très authentique, a été le premier à discerner et à révéler l'immense importance, la vraie stature de Gide. Mais il a vu superficialité, stratégie démoniaque, vire-voltes sadiques, où il n'y avait que sincérité, souci de civilité, condescendance et ménagements à l'égard d'autrui, donc bonté, et enfin résistance à la mort totale, non dans le domaine de l'esprit mais dans le domaine du cœur, d'un "moi" ancien agonisant. Il est vrai que l'auteur des étonnants Souvenirs de mon Commerce a écrit le Reclus et le Retors avant que n'aient paru Si le Grain ne meurt et les Faux Monnayeurs.

Je suis venu à Gide assez tard. Peut-être parce que "ses" problèmes n'étaient pas les miens. Aujourd'hui encore je ne les ai pas approfondis et je me défends de préjuger si Gide aurait pu conclure, en matière de satisfaction érotique, comme Lawrence et non comme Socrate ou Platon. Peut-être aussi le prenais-je pour un artiste pur et non encore pour un novateur. Quoi qu'il en soit, je connaissais peu et très mal son oeuvre lorsque je le rencontrai, pour la première et unique fois, à Pontigny. Mais ses rares et brefs propos m'imposèrent. Il y était bien "soi". Nul degré de psittacisme. Un

esprit infatigablement curieux et attentif qui, par delà autrui et les idées toutes faites, adhère fortement à son objet, longuement, patiemment, se ménageant des réactions pondérées et précisément ajustées, car, joint à celui de curiosité, l'esprit de justesse domine chez Gide (on le voit bien, comme l'a signalé, je crois, Jacques-Smile Blanche, quand il brosse le portrait de quelqu'un que l'on a connu.) J'abordai les Caves du Vatican et l'Immoraliste, celui-ci un chef-d'oeuvre, celui-là d'une telle ouverture, et ces pages de critique - Prétextes, Nouveaux Prétextes... - qui n'ont pas d'égales, venant d'un créateur-critique qui est de pleine-tête, si je puis dire, avec les plus grands des artistes conscients. Puis, je lus à peu près tout ce qui avait paru ou paraissait sous la signature de Gide, m'accointant surtout à Incidences, au merveilleux Dostoïevski, à la deuxième partie de Si le Grain ne meurt et aux Faux Monnayeurs (roman et journal), admirant à la fois la lumineuse pénétration de la pensée et sa parfaite expression, de tour exquis et d'une suave et savante propriété de termes. Mais je doute si n'ont pas encore mieux rempli mon attente et sollicité ma plus complète adhésion ces Pages de Journal, si puissamment révélatrices, qui ont été données dans les derniers numéros de la Nouvelle Revue Française.

Notes, prises au cours de ces quatre dernières années, en marge de lectures, de rencontres, de conversations, d'événements, analyses d'états de l'âme ou de l'esprit, tout est exquis et de suprême qualité. Mais rien de plus grave, plus lourd d'importance, que cette accusation portée contre Barrès d'avoir sacrifié à des dieux auxquels il ne croyait pas, à la Lorraine, alors qu'il n'aimait vraiment que "Tolède, Venise, Constantinople, Astiné Aravian et l'Asie"; - que, d'autre part, cette déclaration de dévouement - sans réserves, fusse celle de la vie, - à la cause de l'U. R. S. S. Du coup les journaux de M. Coty et de M. Simond - sans compter ceux que je ne connais - sont partis en guerre, et sans doute, d'autres reniements de disciples et d'amis chers s'ajouteront-ils à ceux dont Gide a déjà dû, plus pour eux, peut-être, que pour lui, souffrir la peine.

J'ai, il me semble, mon mot à dire au sujet de Barrès. J'ai d'ailleurs rendu publiques déjà - il y a quelques années, dans le Mercure de France - mes raisons de savoir que les dieux de Barrès étaient des dieux d'emprunt. L'inventeur du nationalisme "barrésien" (et j'entends des formules et des arguments par quoi ~~il se distingue de~~ ceux ~~de Bourget et de Maurras~~) est Jules Soury, le vieux maître, chartiste et naturaliste, dont Barrès fut, comme l'attestent ses Cahiers, un familier. C'est de cet ascète misogyne, rivé au souvenir d'une mère désespérément regrettée, que Barrès tenait cette théorie ("au caractère incestueux", dit Gide) qu'on ne peut aimer que ceux qui sont de notre propre sang. Ce n'est pas d'ailleurs le seul enseignement de Soury dont se soit souvenu Barrès. Avec une sorte d'obstination maniaque, mais aussi avec quelle sombre éloquence, quelle poé-

sie amère et grandiose, l'auteur du Système nerveux central, grand lecteur de Lucrèce, de Schopenhauer et de Chateaubriand, développait, dans ses traités, ses cours, ses lettres et ses entretiens (qui étaient surtout des soliloques), ces thèmes de la race, de la terre et des morts, du cléricisme athée de tradition catholique, et du néant métaphysique, que reprit Barrès d'une façon moins oratoire sans doute et avec plus d'art, mais quelquefois aussi en transcrivant sans guillemets ni référence des phrases entières de son maître.

Autant que, sans le secours des livres nécessaires, des souvenirs lointains me permettent d'être exact et précis, Jules Soury fondait son nationalisme sur le fait que, de la naissance à la mort de l'individu, les éléments anatomiques de nos centres nerveux, les neurones - corps et chevelure - ne prolifèrent ni ne se renouvellent jamais. Ils sont transmis, immuables, par les éléments reproducteurs des ancêtres, et, avec eux et par eux, les caractères propres, ethniques et nationaux, qui distinguent le Sémite de l'Aryen, le Juif de l'Arabe, l'Européen de l'Hindou, le Français de l'Allemand ou de l'Anglais. Bref, l'avenir temporel des nations et des individus est soumis à une prédestination anatomique aussi fatale que peut l'être, s'agissant du salut éternel, la prédestination Augustinienne ou celle calviniste. Ce roman "naturaliste" absurde, qui dotait les indigènes de chaque peuple de neurones propres, en négligeant les possibilités d'associations nouvelles que permettent les cylindraxes, et où la foule des hommes, tout le long de sa course à la mort et au néant, est aveuglément précipitée par un destin inexorable, flattait le pessimisme foncier de Soury et devait plaire à l'asiatisme de Barrès, qui l'accepta sans contrôle. Au surplus, il y avait là un thème littéraire aux effets si faciles et si certains !

Comme j'applaudis Gide de s'affirmer, dans ses Pages de Journal plus résolument encore que dans Prétextes, ~~qu'il~~ contre Barrès ! Comme il me plaît que son "instinct naturaliste" le persuade que l'homme qui est devenu peut devenir encore ! Et combien, par ailleurs, j'aime cette curiosité passionnée, cette ferveur de découverte, cette espérance de progrès qui orientent son coeur, son esprit, sa vie entière, vers la Russie soviétique, comme vers un soleil levant dont la jeune lumière éclairerait, surgissant d'un noir et tourmenté chaos, de nouveaux types et rapports humains !

Le biologiste anglais Julian Huxley, qui est un extra-lucide à l'égal de son frère le romancier de Point Counter Point, considère "la prodigieuse tentative de reconstruction de l'organisme social", qui a pris forme en Russie, comme "la plus vaste expérience scientifique que l'homme ait jamais entreprise". Il se demande "si ce nouvel organisme est viable, comme un savant mertien qui aurait observé l'évolution de la vie sur notre globe aurait pu se demander si les premiers animaux apparus sur la terre étaient viables, ou si, comme les reptiles géants, ou les végétaux de l'ère tertiaire, et tant d'autres essais de la nature, ils étaient voués à la dispari-

tion." Et, après beaucoup de points d'interrogation, Julian Huxley conclut : "quel que soit le résultat, que cette expérience aboutisse à l'établissement d'un nouvel ordre social, ou que les appareils sentent et ne produisent que du désordre, nous aurons sans aucun doute de grandes jouissances intellectuelles." J'ai souligné ces derniers mots qui m'apparaissent proprement abominables. Cet égotisme, cet nédonisme confortable ne sauraient être de mise lorsqu'il s'agit du bonheur de millions d'êtres humains et même du bonheur de l'humanité toute entière. Qu'il y a loin de ce dilettantisme d'enfant gâté de la bourgeoisie à la pensée et aux sentiments d'un Gide, que n'inspirent pourtant pas des préoccupations matérielles privées !

Certes, dans ce que Gide appelle son "état de dévotion" pour l'U. R. S. S., l'esprit de libre examen et le goût de la compréhension et de la découverte ont la part large, ou, d'un mot, l'esprit scientifique, qu'Eddington n'a pas hésité à qualifier bolcheviste, depuis les théories si révolutionnaires de la relativité et des quanta. Mais il y entre aussi la charité chrétienne, l'amour de l'humanité. J'y vois encore la révolte contre un capitalisme inéquitable, haineux, mensonger, corrompueur et corrompu, et contre une religion qui pactise avec lui. Enfin, il y faut discerner, je crois, la conviction que, plus que ce compromis de capitalisme et de religion, le communisme athée de la Russie soviétique est près du Christ et de la Terre Promise. Comprenons : - le Christ et la terre Promise, tels que les conçoit Gide à la lumière des seuls Evangiles, c'est-à-dire le Christ non adultéré par Saint Paul, et la Terre Promise gagnée non dans une vie future, mais dans la vie présente, par l'accession à cet état de joie que donne, en ruinant "le sentiment de la possession particulière" (de la "limitation individuelle"), le dénuement. Non un Christ qui menace, commande et défend, mais un Christ qui livre un "secret de bonheur", le secret du Royaume de Dieu. Et non une "vie futurement éternelle", mais une vie qui, "par l'oubli de tout bonheur particulier" nous fera "à présent vivre à même l'éternité." Car le Royaume de Dieu, c'est cela : "la résurrection", la "réintégration parfaite" dans la vie totale par le renoncement à l'individualité.

Autant me méfiait l'attitude de voluptueux mental qu'adopte Julian Huxley vis à vis de l'U.R.S.S., et me révoltent ou m'écoeurent les hostilités préconçues ou les apparences, autant j'étais gagné d'avance à la position de Gide, hormis sa préoccupation d'être en accord avec le Christ. Pour un athée congénital que Descartes, Hume et Darwin ont plus instruit que Jésus, et la science plus que la religion, le problème de cette réconciliation ne se pose pas, et toute la casuistique subtile d'un Charles du Bos ou d'un René Schweb au sujet de ce problème et de Gide, est proprement insupportable, en dépit de tout le talent qui y est dépensé. Omne animal, disait de l'homme Pascal. quand on a l'humilité de reconnaître cette animalité, on voit "le vrai drame d'André Gide"

dans un conflit de réflexes. Un point, c'est tout. On peut y ajouter, cependant, que si le conflit n'est pas résolu, il y a névrose, neurasthénie ou hystérie. S'il n'y a pas ou s'il n'y a plus conflit, il y a santé, équilibre, joie, sérénité. C'est le cas de Claudel. Ce fut aussi celui de Renan.

Néanmoins, j'en suis venu, je l'avoue, à trouver très admissible et naturel le désir d'accord avec le Christ, qui s'est toujours manifesté chez Gide, depuis que j'ai lu ses Pages de Journal et dès l'instant que je sais l'image qu'il se fait de Jésus, infiniment plus séduisante et acceptable que la figure orthodoxe, ou que celle, proposée par Nietzsche, d'un pâle hébreu que son idiosyncrasie apparente au Prince Muichkine de Dostoïevski.

Oui, je comprends mieux, et il me semble entr'apercevoir les secrètes affinités qui font tourner Gide un visage interrogateur vers le Christ, - le Christ qui voulait, contre les maîtres du jour, le bonheur de l'humanité; qui reprocha aux scribes et aux pharisiens leur hypocrisie et condamna leurs traditions; qui a dit "on ne peut mettre le vin neuf dans les vieux vaisseaux"; qui apporta une parole inouïe qui commençait par le mot "Heureux"; qui enseigna que "celui qui veut sauver sa vie la perdra" mais que celui "qui la renoncera la rendra vraiment vivante"; qui, au jour de la réaction des puissants, étant au Jardin des Oliviers, trouva, dormant et le laissant "avec une négligence entière" ses trois plus chers amis; qui fut trahi par Judas; qui fut renié par Pierre...

CAMILLE VETTARD.